

L'espionnage militaire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 41

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248195>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26^{me} année | Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS | 26^{me} année, LE PAYS

L'espionnage militaire

L'affaire Dreyfus n'est qu'une des mille péripéties de l'espionnage militaire qui a toujours existé, et existera toujours. Cet espionnage, sous toutes ses formes, est un des ressorts secrets dont l'importance sur l'issue des opérations est des plus grandes, quoique méconnue du public. Celui-ci ne voit que la surface, la bravoure du soldat et des combinaisons stratégiques et tactiques des généraux. Il ne connaît pas le travail souterrain qui permet de calculer les ressources exactes de l'ennemi en soldats, en vivres et en munitions, son état moral et physique, les positions qu'il occupe, les marches qu'il exécute et enfin toutes les opérations qui ont pour but d'amener la bataille comme consécration définitive.

Il y a cependant un vieux proverbe du moyen âge qui résume admirablement bien la question : « Si l'host savait ce que fait l'host, l'host déferait l'host. »

L'importance de l'espionnage militaire n'a échappé à aucun des généraux vraiment dignes de ce nom.

Un petit aperçu que donne le colonel Orlus mérite qu'on s'y arrête un instant.

Sans remonter aux Grecs et aux Romains, où l'espionnage était en aussi grand honneur que les ruses de guerre pour tromper l'ennemi, il nous suffira de mentionner les grandes guerres du moyen âge.

La féodalité française, imbuë d'un faux esprit chevaleresque qui, malheureusement, a survécu jusqu'à nos jours, dédaignait l'emploi des espions. En temps de guerre, elle se contentait de reconnaissances brillantes exécutées par quelques preux hardis qui, au péril de leur vie, venaient reconnaître les forces et les positions des ennemis.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 8

LE JOUEUR

PAR
FRANÇOIS TESSON

C'était une somme mirifique que deux cent treize francs, pour cette pauvre femme qui parfois n'avait pas de quoi dîner le soir. Ce chiffre, tout modeste qu'il paraît à mes lecteurs, éblouit la fleuriste. Jamais elle n'avait tant possédé d'un coup.

Cependant elle n'hésita pas une seconde. Rassemblant la somme, elle la tendit à son mari.

— Pars et reviens vite, lui dit-elle.

Avec des procédés aussi rudimentaires, il était naturel que nos chevaliers, se ruant en aveugles sur un adversaire, dont ils ignoraient les dispositions et le nombre, éprouvasent des défaites terribles. C'est ainsi que cela s'est passé à Crécy, Poitiers, Azincourt, où la bravoure la plus folle a dû céder à l'adresse et à la ruse.

Il faut arriver à Louis XI, à l'aube des temps modernes, pour trouver un service d'espionnage sérieux.

Le monarque payait grassement des émissaires qu'il entretenait chez ses nombreux ennemis, et notamment chez Charles le Téméraire. Mais il était sans pitié pour ceux qui le trahissaient et il en faisait prompte et bonne justice, en les faisant brancher haut et court.

Le brave Montluc, en fin et avisé Gascon qu'il était, ne cache pas dans ses *Commentaires*, ce bréviaire de l'homme de guerre, qu'il se servait souvent d'espions pour connaître le fort et le faible des places dont il voulait s'emparer, comme par exemple, en 1544, avant son coup de main sur Boulogne. Mais il faut dire aussi que le brave Montluc faisait lui-même, au péril de sa vie, la reconnaissance des positions ennemies.

Brantôme nous raconte que le maréchal Strozzi s'introduit à Calais sous un déguisement de paysan, en 1558, avant de faire le siège de cette place.

Cependant, à part les exceptions ci-dessus, on peut dire que l'espionnage militaire, au moyen âge, n'avait pas toute l'importance qu'il mérite. Henri IV s'en servit contre les Espagnols et lui dut une partie de ses succès.

Mais le grand Richelieu sut au contraire tirer un admirable parti de ce que l'on dénomme, aujourd'hui, le service des renseignements. Il avait comme bras droit le fameux Joseph, qui lui rendit d'incomparables services.

Pierre Michon sortit, la tête haute. Il lui semblait qu'on venait de lui enlever un poids formidable de dessus le cœur.

Fortunée le suivit longtemps des yeux.

— Me sera-t-il donné un double bonheur à la fois ? songeait-elle. Retrouvai-je, dans la même journée, mon enfant et mon mari d'autrefois.

Dans son berceau, la petite Andrée s'agitait et pleurait.

— Chut, mademoiselle ! fit la mère en la dévorant de caresses ; ne soyons pas méchante. Si grand frère vous entendait pleurer il serait capable de ne pas vouloir venir.

Elle souriait, l'œil plaignant de larmes gaies !

— Et je veux qu'il vienne, moi ! s'écria-t-elle soudain en se levant de toute sa hauteur, comme une lionne qui pressent qu'un danger menace sa progéniture.

L'habile cardinal Mazarin fut aussi admirablement informé de ce qui se passait en France et à l'étranger. Il entretenait chèrement à Londres comme espion, le colonel anglais Mortimer, ami de Cromwell. Il avait aussi le Père François Berthod, religieux de l'observance de Saint-François, qui servit tour à tour Anne d'Autriche, Mazarin et Louvois. On lui avait donné en 1652 une sorte de brevet l'autorisant à se servir de déguisements. Ce Père aussi patriote que brave, fait prisonnier par les rebelles avec son chiffre secret, put s'évader au péril de sa vie, et vint avertir l'armée royale de Guyenne.

Le grand ministre français Louvois, était admirablement servi par ses espions, dit la duchesse d'Orléans dans ses *Mémoires*. Aussi n'y épargnait-il pas l'argent : tous les Français qui se rendaient en Allemagne ou en Hollande, en qualité de maîtres de danse ou d'escrime et d'écuyers etc., étaient soldés par lui pour l'informer de ce qui se passait dans ces cours.

Louvois fournissait surtout des valets de chambre aux généraux ennemis. Les susdits valets recevaient une solde trimestrielle par les soins du gouverneur de la place frontière la plus proche. Et on se servait pour apporter les correspondances des tambours et clairons, envoyés avec les parlementaires inviolables. D'ailleurs les ennemis de Louis XIV retournaient ces moyens contre lui et l'on sait que le fameux prince Eugène paya pendant longtemps une forte pension au maître de postes de Versailles.

Mais le maître de tous au dix-huitième siècle fut Frédéric II de Prusse, qui a fait de l'espionnage une véritable branche de l'art de la guerre. Dans son *Instruction pour les généraux*, il a prévu tous les cas, et il donne les moyens, quand on manque d'espions de bonne volonté, d'en obtenir de force, procédé qui a été cons-

VI

L'horloge voisine tinta neuf fois.

Il y avait déjà plus d'une heure que Pierre Michon était parti, mais la route est longue de la rue Saint-Denis à la barrière d'Enfer.

— Bon ! dit Fortunée d'un ton joyeux, Pierre doit être arrivé là-bas. C'est le moment : la porte s'ouvre, il entre, il est entré peut-être, il parle à la supérieure de l'hospice.

Et ses yeux cherchaient à traverser l'espace pour voir ce qui se passait là-bas.

Dix heures sonnèrent.

— Ah ! songea-t-elle, il est heureux, lui ! il a déjà embrassé notre enfant ; il va se mettre en chemin pour revenir.

Onze heures sonnèrent : son cœur tressauta plus fort que le timbre vibrant de l'horloge.